Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 30 (1892)

Heft: 41

Artikel: Le conducteur d'omnibus : requête adressée à M. le Directeur des omnibus de Paris par Athanase Bonivard, commis-droguiste

Autor: Tesson, Francis / [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193187

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pendant une demi-heure environ, on atteignait la côte.

Ici une difficulté inattendue se présentait. Le port de Jaffa n'avait ni jetée, ni échelle, ni escalier; une berge abrupte d'une dizaine de pieds de haut était la seule voie par laquelle on pouvait descendre ou plutôt monter à terre. Il s'agissait d'y grimper en se déchirant au rocher ou de s'y laisser hisser par un Arabe s'avançant dans l'eau jusqu'à la ceinture, et qui, d'un vigoureux coup d'épaule, vous lançait dans les bras des portefaix du rivage.

C'est par le moyen de ces exercices gymnastiques que l'on arrivait en terre sainte.

Aussitôt débarqués, les passagers cherchaient à se procurer les hommes et les chevaux nécessaires pour le voyage.

La plaine de Saron, qu'il fallait traverser, était peu sûre, aussi ne s'y aventurait-on guère qu'en caravane. Cette plaine apparaissait au voyageur telle qu'elle était au temps de David et de Salomon. La première étape était Ramleh, à quatre lieues de Jaffa, où s'arrêtaient ordinairement les pélerins pour y passer la nuit dans le couvent.

Au point du jour, le voyageur se remettait en route et voyait le soleil se lever derrière les montagnes d'Ephraïm. Sur sa route, quelques champs cultivés, mais surtout des pâturages où le bétail est conduit par des bergers armés de fusils et souvent montés sur des ânes ou des chevaux.

Puis on se rapprochait de la montagne, rappelant par sa forme et sa hauteur, le Jura vu de Pontarlier. On passait près d'un pauvre village composé de huttes arrondies et ressemblant à des ruches d'abeilles. Là, un grand nombre de femmes et d'enfants, quelques-uns infirmes, venaient au-devant du voyageur pour demander l'aumône. « C'est ainsi, remarque M. Bovet, qu'on se pressait sur les pas de Jésus, quand il allait de lieu en lieu faisant le bien. »

A partir de là, le pays devient de plus en plus aride, puis l'on pénètre tout à fait dans la montagne: ravins profonds et étroits, pas d'arbres, seulement des buissons; le rocher perce partout. Un seul endroit où quelques oliviers offrent leur ombrage, le seul qu'on rencontre de toute la journée, sous un soleil brûlant.

On monte et on redescend plusieurs montagnes successives. Sur leurs flancs, ni culture, ni habitations; c'est plutôt sur les sommets que se trouvent quelques jardins d'oliviers bordés de murs épais formés de pierres entassées. Parfois, avec les oliviers, on y voit quelques figuiers et des ceps de vigne gros et espacés comme les arbres de nos vergers. Mais à part ces quelques traces de végétation, tout ce pays-là a un aspect de désolation.

Tout à coup, après avoir franchi un pli de terrain, apparaissent les murs crénelés de Jérusalem!... L'émotion qu'on éprouve généralement, à ce moment-là, surmonte la fatigue du voyageur et toute autre préoccupation.

« Voilà donc, se dit-il en lui-même, cette pauvre petite ville, qui s'est sentie plus grande que toutes les grandeurs de la terre, qui a compris qu'elle était la capitale du monde! Cette ville qu'a tant aimée David, — que Jésus a tant aimée, — où il a souffert pour les péchés de tous!... »

Lè z'oodrès sont lè z'oodrès!

Quand on va vesetâ dè cliâo mâisons iô lâi a oquiè à vairè per dedein, coumeint lo musé, on est d'obedzi dè posâ son parapliodze âo bin son bâton, s'on ein a ion, âo bas dâi z'égras, derrâi la portâïe d'eintrâïe. On cein met dein on espèce d'afférè qu'est tot per carnotsets, iô tsacon einfatè son dordon, et quand on sè reinvà, on repreind son bin. On fâ cein posâ, soi-disant, po ne pas risquâ d'épéclliâ oquiè avoué; mâ lo fin mot, c'est po qu'on sâi d'obedzi dè bailli 'na tracasséri à 'na dzein que fâ état dè gardâ tot cé commerce.

On gaillâ qu'avâi étâ nonmâ po étrè quie dein on musé, et que dévessâi assebin reméssi, décotâ la porta dè que dévant lo matin, recotâ lo né et gardâ la baraqua, sè tegnâi, tandi lo dzo, su lo pas dè porta, po gravâ âi tsins d'eintrâ et po que y'aussè cauquon quie po repondrè. On lâi avâi de que ne dévessâi nion laissi eintrâ sein férè posâ lè parapliodze et lè bâtons, dévant dè montâ amont lè z'égras.

Adon stu gaillâ, d'à premi que l'étâi quie, avâi tant à tieu dè bin férè son serviço, que fasâi pi trâo; kâ on dzo qu'on monsu que volliâvè vairè lo musé, eintrè dein lo coridoo, lo gaillâ lâi criè, quand lo vâi montâ lè z'égras:

— Hé, hé! ditès-vâi! posâ-vâi voutron bâton dévant d'eintrâ!

— Mâ n'é min dè bâton, se repond l'autro.

— Cein ne mè regardè pas; mâ y'é l'oodrè dè ne nion laissi eintrâ sein posâ son bâton.

— Quand vo dio que n'ein n'é min!

— Tant pis! allâ ein queri ion! lè z'oodrès sont lè z'oodrès!

Et dâo diablio que l'arâi laissi eintrâ, se n'étâi pas justameint arrevâ dein cé momeint ion dâo comité, qu'a fé se n'aleçon âo lulu et que lâi a de dè férè atteinchon dè ne pas férè âo toborniau.

La serveinta et lo ruti.

Onna serveintâ qu'étâi z'ua à la boutséri, rapportè on bocon dè tsai que ne pliésâi pas à sa dama.

— Mâ coumeint âi-vo fé, Françoise, se lâi dit la dama, dè vo z'étrè laissi servi on asse crouïo bocon, iô lai a mé d'où què dè tsai?

— Oh y'é bin vu, madama, se repond la serveinta, que lo boutsi mè servessâi mau; assebin lâi é de que se cllia tsai étâi por mè, la preindré pas!

LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS

REQUÊTE

adressée à M. le Directeur des omnibus de Paris
par
ATHANASE BONIVARD
Commis-Droguiste.

Je viens, Monsieur le Directeur des omnibus de Paris, formuler une plainte contre un de vos subordonnés, demander la punition du coupable et soumettre à votre haute impartialité ma réclamation en dommages-intérêts.

Les voitures dénommées omnibus, appartenant à la Société dont vous êtes le chef, et circulant à travers les rues de Paris, qu'elles soient traînées par deux ou par trois chevaux, sur rail de fer ou sur pavé libre, sont dirigées par deux hommes. L'un assis à l'avant de la voiture tient les rênes, fait claquer le fouet et guide les chevaux: c'est le cocher. De celui-là je n'ai rien à dire.

L'autre se tient debout à l'arrière de la voiture, sur le marche-pied. Il a pour mission de percevoir le prix des places et surtout de donner au cocher, son collègue, au moyen d'un cordon de tirage, le signal d'arrêt à toute réquisition des voyageurs, soit qu'ils veuillent monter dans l'omnibus, soit qu'ils désirent en descendre: c'est le conducteur. C'est d'un de vos conducteurs que je viens me plaindre.

Celui dont il s'agit se tient sur le marchepied de la voiture omnibus marquée B P nº 2723, qui fait le trajet de la Bastille à Passy. Son nom, je l'ignore. Mais, grâce au numéro du véhicule aux destinées duquel il préside, il vous sera facile, en consultant les registres de votre administration, Monsieur le Directeur, de constater son identité et de connaître son état civil.

Ce préambule terminé, passons aux faits.

J'étais sur la point de me marier: Une affaire magnifique; un avenir plein de promesses: Trente mille francs de dot à la signature du contrat: Trois cent mille francs d'espérances à la mort des beaux parents! La dot allait me permettre de m'établir. J'avais promesse formelle. Il était convenu verbalement avec mon patron qu'il me cèderait son fonds de droguerie, pas-de-porte, agencement, clientèle et marchandise, le jour où je serais en mesure de lui verser les trente mille francs espèces qui constituaient l'apport de ma fiancée.

Quel changement de position pour un simple commis à cent cinquante francs par mois!

Mon futur beau-père, monsieur Cabassieri, ex-entrepreneur de fumisterie, actuellement rentier à Passy, sur le Ranelagh, m'avait dit lundi soir:

— Mon gendre! — car il se complaisait à m'appeler son gendre, par anticipation, — mon gendre, demain mardi, à six heures, présentation aux parents de madame Cabassieri, née Nardini; à la suite de la présentation,

accordailles officielles et dîner de cérémonie. Demain, mardi, à six heures excessivement précises, ne l'oubliez point. Vous savez si j'aime la ponctualité ; je l'aime avec passion, avec frénésie, avec férocité. La ponctualité, jeune homme, en affaire comme en amour, il n'y a que ça !

Le fait est que chez mon futur beau-père, depuis qu'il a quitté la fumisterie, la ponctualité a dégénéré en manie fixe. S'il assigne un rendez-vous, il n'admet aucun retard, quelle qu'en soit la cause, ne fût-il que d'une minute.

N'ayant rien à faire, il s'est ingénié à rendre, lui et les autres, esclaves de la consigne la plus impitoyable. Si le moindre moment d'attente provoque sa colère, il ne tolère pas davantage qu'on devance l'heure fixée. C'est la minute exacte qu'il lui faut.

Sachant sa manie, et par surcroît de précaution, ne voulant point laisser de prise au hasard, vu la distance assez longue à parcourir, je m'étais mis en mesure d'arriver à l'avance à Passy ; préférant faire les cent pas sous les arbres du Ranelagh jusqu'à l'instant précis où il me serait permis de me présenter chez l'arbitre de ma destinée.

Donc, à cinq heures moins quatre minutes, je quittais la chambre que j'occupe rue des Lombards. Comme cinq heures sonnaient au beffroi de l'Hôtel-de-Ville, je me tenais sur le trottoir de droite de la rue de Rivoli, guettant le passage de l'omnibus qui, conformément à l'horaire affiché dans vos bureaux, monsieur le Directeur, devait me transporter en vingt-huit minutes à Passy, terme de mon voyage.

J'avais revêtu une toilette de circonstance : pantalon de casimir noir, redingote neuve, chapeau haut de forme fraîchement repassé au fer, chemise d'un amidon immaculé, gants beurre frais vierges de tout contact.

Il avait plu le matin. Une bouillie jaunâtre d'eau sale et de poussière gluante couvrait la chaussée.

Soigneux jusqu'à la minutie, — c'est une qualité que je tiens de mon père, vieux sergent de l'ancienne armée, — j'avais retroussé le bas de mon pantalon pour éviter la moindre macule.

L'œil à l'horizon, je guettais.

Un omnibus apparaît, venant de la Bastille et filant sur Passy au trot de ses trois chevaux.

Immédiatement mes bras s'agitent, tels au temps de Chappe, les bras du télégraphe aérien.

— Psstt ! Psstt !

— Complet ! me crie le conducteur, en ricanant.

Une parenthèse, s'il vous plaît, monsieur le Directeur : Pourquoi les conducteurs de vos voitures ont-ils l'habitude, les jours de pluie, de ricaner au nez des gens qui les hélent, et répondent-ils par des railleries saugrenues à nos gestes d'appel ?

Un nouvel omnibus survient. Cette fois encore le mot *Complet* est arboré à l'avant et à l'arrière. Pas la moindre place pour moi.

Même déception avec une troisième voiture.

Mon courage allait faiblissant. Douze minutes de perdues en une attente vaine !

Si les omnibus qui vont suivre n'ont pas de places vacantes, que faire ? A la rigueur, je puis utiliser un fiacre. C'est deux francs à débourser. Deux francs, somme minime pour vous, sans doute, monsieur le Directeur ; mais énorme dépense pour qui ne gagne que cent cinquante francs par mois.

J'hésitais d'autant plus à alléger de deux francs mon porte-monnaie, qu'il m'était loisible encore de parvenir à destination au prix de trente centimes, par l'un des véhicules en commun dont votre Compagnie a le monopole.

La crainte d'arriver tardivement au rendez-vous m'incitait à dépenser le double franc, à la vérité ; mais la voix de la raison me criait : — Un peu de patience, Athanase. Si le prochain omnibus contient une place libre, tu arriveras devant la villa Cabassieri un bon quart d'heure à l'avance, mon garçon.

Il n'y a pas de petites économies. Les sous accumulés font les francs ; les francs, les louis d'or ; les louis, les billets de mille ; de même que les ruisseaux forment les rivières ; les rivières, les fleuves, et les fleuves, la mer. Je m'armai donc de patience, implorant le destin. Tout-à-coup, ô bonheur, en croirai-je mes yeux ? Ma constance va être enfin récompensée. L'omnibus numéro 2723 m'apparaît, roulant au trot de ses trois chevaux. Et pas complet, celui-là ! La moitié de la banquette est vide !

Six places au moins, six places disponibles ! et je n'en demande qu'une seule !

Sauvé, mon Dieu !

Et des bras, de la tête, de tout le corps, je hèle le véhicule :

— Psstt ! Psstt !

L'omnibus approche, avance, roule en face de moi, me dépasse.

— Cocher ! Ohé, cocher, arrêtez !

Mais le cocher, absorbé par le soin de guider ses trois chevaux à travers le va-et-vient des passants, reste sourd à mes appels.

Je ne porte pas plainte contre le cocher, monsieur le Directeur. A cet homme est confié une mission vitale, celle d'éviter d'écraser choses et gens, en maintenant ses bêtes dans la voie droite. Quoique, pourtant, si le cocher eût voulu montrer à mon endroit quelque peu de complaisance..... Mais passons.

L'omnibus passait, lui aussi, son chemin.

Je redouble de gestes et de cris.

— Psstt ! Psstt ! Conducteur ! ohé, conducteur ! faites arrêter votre machine, puisqu'elle est à moitié vide. Psstt ! Psstt !

Cette fois, c'est à l'homme chargé du service des voyageurs que je m'adresse. Son devoir, à celui-là, son devoir officiel, est d'observer la droite et la gauche de la rue, et d'obéir au signal de quiconque, en communiquant immédiatement au cocher l'ordre d'arrêter ses chevaux.

Ce devoir du parfait conducteur d'omnibus est expliqué tout au long dans le règlement en plusieurs colonnes visé par monsieur le Préfet de Police, que vous avez soin d'afficher, monsieur le Directeur, dans les différents bureaux de votre Compagnie.

Mais en vain je m'agite, en vain je m'exténue, en vain je multiplie les signaux et les cris.

Peine perdue.

(*A suivre.*) FRANCIS TESSON.

Dominos. — Un mathématicien de Francfort, M. le Dr Bein, a calculé que deux personnes jouant aux dominos 12 heures par jour et plaçant quatre dés par minute, pourraient continuer la partie pendant 118,000,000 d'années sans avoir épuisé toutes les combinaisons du jeu, dont le nombre est de :

248,528,211,840 !!...

La longévité selon nos ancêtres, d'après l' « Intermédiaire des chercheurs et des curieux » :

On imagina, parfois, au moyen âge, de faire des calculs passablement hypothétiques sur la longévité de certains êtres de la création. En voici un exemple original que nous fournit un manuscrit du quatorzième siècle, conservé à la Bibliothèque de la ville d'Epinal :

Un chien dure neuf ans.

Un cheval dure trois chiens : vingt-sept ans.

Un homme dure trois chevaux, soit quatre-vingt-un ans.

Un corbeau dure trois hommes : deux cent quarante-trois ans.

Un cerf dure trois corbeaux : quatre cent vingt-neuf ans.

Un chêne dure trois cerfs : douze cent quatre-vingt-sept ans.

Nous lisons dans un journal de Paris :

On ne s'ennuie pas trop au Conseil municipal de Saint-Denis.

Cette aimable assemblée vient de prendre une décision grave : la fête patronale de Saint-Denis s'appellera désormais Fête d'octobre. Suivant l'auteur de la proposition, le citoyen Pillot, ce mot « patronale » a un relent jésuitique et bourgeois que de bons socialistes ne peuvent tolérer.

Enfin, au cours de la même séance, un autre conseiller, le citoyen Chaleyer, a demandé qu'on interdise au curé de sonner les cloches pour les enterrements, parce que, a-t-il dit, « ça gêne les malades qui ne sont pas morts (!) et ça les fait partir plus vite. »

La proposition du citoyen Chaleyer sera soumise à la commission compétente.

Il nous tombe sous la main l'*Almanach illustré de la famille*, qui contient une foule de choses à la fois gaies et intéressantes. Nous y glanons entr'autres cette amusante petite histoire :

Le czar Alexandre Ier avait coutume, chaque fois qu'il était à table, de parler de ses campagnes, n'oubliant jamais de se donner le plus beau rôle. Un jour, un de ses généraux l'interrompt :

— Comment ! lui dit le czar, prétends-tu savoir les choses mieux que moi ?

— Sire, c'est possible dans le cas qui nous occupe, car c'est moi-même qui